

## « Tigritudes », ou l’affirmation du cinéma africain



« The Dead Tell No Tales », d’Inadelso Cossa. INADELCO COSSA

Clarisse Fabre

---

### Au Forum des images, à Paris, une anthologie de 126 films invite à de passionnantes découvertes

Trois ans à visionner des films, à tenter de récupérer des copies des années 1970, perles rares dont certaines malheureusement sont restées introuvables – comme *Fatma 75* (1976), de la Tunisienne Salma Baccar. Au terme de ce marathon, les réalisatrices Dyana Gaye et Valérie Osouf ont réuni une riche anthologie de 126 films, issus de 38 pays africains : ce cycle intitulé « Tigritudes » est à découvrir au Forum des images, à Paris, jusqu’au 27 février. Réalisés entre 1956, date de l’indépendance du Soudan, et 2021, ces courts et longs-métrages sont programmés selon une grille chronologique, permettant d’apprécier la circulation des formes. Le projet est passionnant, accessible et pointu, mêlant débats et « leçons de cinéma ». Après Paris, Tigritudes circulera à Marseille, Lille, Toulouse, etc., ainsi qu’au Burkina Faso (Bobo-Dioulasso), à Alger, etc.

Le mot « tigritude » renvoie à la phrase prononcée en 1962 par Wole Soyinka, l’écrivain et metteur en scène nigérian, né en 1934, en réaction au concept de « négritude » de Léopold Sédar Senghor (1906-2001) : « *Le tigre ne proclame pas sa tigritude, il bondit et dévore sa proie* », avait déclaré Soyinka. « *C’est l’idée que le cinéma africain n’a pas besoin de s’autodéfinir par rapport aux pays du Nord. Il n’a qu’à être lui-même, tout entier, au-delà du cloisonnement géographique – films du Maghreb, de l’Afrique de l’Est, etc. – et des catégories linguistiques, francophone, lusophone, anglophone, héritées de l’époque coloniale* », explique Dyana Gaye, Franco-Sénégalaise, qui réalise des comédies musicales (*Un transport en commun*, 2009). « *Cette affirmation de soi va de pair avec les indépendances dans ces pays. Il y a des cinémas d’Afrique, et en même temps Tigritudes renvoie à un horizon politique panafricain* », ajoute Valérie Osouf, documentariste, qui travaille sur l’histoire coloniale française et ses échos contemporains – *L’Identité nationale* (2012).

Pour le public occidental, le cinéma africain se résume souvent à une poignée d’auteurs sélectionnés dans les festivals, le Malien Souleymane Cissé, le Mauritanien Abderrahmane Sissako, le Sénégalais Djibril Diop Mambéty, le Tchadien Mahamat-Saleh Haroun, l’Égyptien Youssef Chahine (mort en 2008), etc. Quelques-unes de leurs œuvres sont programmées, comme *Finyé* (1982), de Souleymane Cissé, mais au-delà, Tigritudes révèle un large éventail de cinéastes, des pionniers des années 1960 (Sarah Maldoror)

à la nouvelle génération. « *Nous voulons créer de l'archive, montrer qu'il existe du cinéma en Tanzanie, en Namibie, en Somalie, au Mozambique, à Sao Tomé-et-Principe, au Lesotho...* », énumère Valérie Osouf.

## Conflit masqué

Dont acte : nous ne connaissons pas le Mozambicain Inadelso Cossa, né en 1984, à Maputo, auteur du western minimaliste *The Dead Tell no Tales* (2019). Le héros, coiffé d'un Stetson, est de retour au Mozambique, en quête de récits sur la guerre civile (1977-1992). Mais le conflit a rendu sourd-muet le vieil homme auquel il rend visite. Alors le jeune homme sort sa caméra : nous entrons dans l'œil de la Bolex où défilent des images d'archives, des corps souffrants, et puis celui, étincelant, d'une femme qui se baigne et se rafraîchit le visage. Inadelso Cossa est hanté par les fables que lui racontait sa grand-mère, la nuit venue, lorsque les balles sifflaient. « *C'est un feu d'artifice* », lui disait-elle, pour lui éviter d'avoir peur. De fait, le cinéaste garde des souvenirs paradisiaques de son enfance, et ce conflit masqué par sa grand-mère inspire toute son œuvre. Par son approche esthétique, *The Dead Tell no Tales* fait écho à *La Bataille de Tabatô* (2013), sorti en salle en France par Capricci, sensoriel film portugais et bissau-guinéen de Joao Viana où les réminiscences de la guerre transitent par le son.

Classique et néanmoins lumineux, *Nofinofy* (2019), de Michaël Andrianaly, nous emmène à Madagascar, à Tamatave, dans le quotidien d'un coiffeur, personnage attachant à la vie précaire dont les difficultés racontent un pays en panne. Puis nous voici au pied d'une mine d'extraction de lithium, en République démocratique du Congo : dans *Machini*, film d'animation de Tétshim et Frank Mukunday, les travailleurs sont fabriqués avec des petites pierres, « corps cailloux » exploités comme le sol de leur pays. Terrassant. Du côté de la diaspora, l'Américano-Haïtienne Shirley Bruno signe l'envoûtant *An Excavation of Us* (2019) : à Port-à-Piment (Haïti), elle filme les « ombres » d'une armée napoléonienne sur les parois de la grotte Marie-Jeanne, ainsi baptisée en hommage à une combattante de la révolution. « *La plupart de ces jeunes cinéastes sont aussi plasticiens, poètes ou dessinateurs. Leurs œuvres font écho aux films essais des années 1970, à l'écriture libre* », observe Dyana Gaye. Comme dans *Rain* (1978), de l'Afro-Américaine Melvonna Ballenger, ballade sur l'éveil politique d'une jeune dactylo, sur un air de John Coltrane.

---

**Tigritudes**, au Forum des images, à Paris, jusqu'au 27 février.